31172

LE COCHER,

COMEDIE

D'HAUTEROCHE,

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.

NAPLES

DE L'IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.

MDCCLXXXI.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE.

ACTEURS.

M. HILAIRE, Oncle de Dorothée.

M. EUTROPE, Amant de Dorothée.

LISIDOR, autre Amant de Dorothée.

MORILLE, Valet de Lisidor, & Cocher de M. Hilaire.

ADRIAN, Frere de Rosette.

DOROTHEE, Amante de Lisidor, & promise à M. Eutrope.

JULIE, Amante de Lisidor.

ROSETTE, Suivante de Julie.

ROLINE, Suivante de Dorothée.

La Scéne est à Paris, dans la cour de la maison de M. Hilaire.

LE COCHER,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LISIDOR, MORILLE.

MORILLE.

AH! Monsieur, je viens de vous chercher.

LISIDOR.

Et moi, Morille, je rodois autour d'ici pour voir si je pourrois te rencontrer. Pourquoi me cherchois-tu?

MORILLE.

Pour deux choses: l'une, pour vous faire savoir qu'hier je rencontrai par hazard un de mes amis arrivé du Mans, qui me fit des baise-mains de la

chere Rosette, & qui m'assura que Madame Julie est fort en peine de votre retardement à Paris: elle sait qu'il y a déja long-tems que vos affaires sont terminées, & que vous devriez être de retour.

LISIDOR.

Je sais tout cela. Mais n'as-tû rien d'ailleurs à m'apprendre?

MORILLE.

Oui; mais, Monsieur, Madame Julie est une personne qui se vengera si elle apprend votre infidélité: elle a des droits incontestables; vous lui avez fait une promesse de mariage: & d'ailleurs sa beauté, son caractere, sa conduite, méritoient peu de votre part la perfidie que vous lui faites aujourd'hui.

LISIDOR.

J'avoue que Julie est belle & sage; qu'elle mérite tout l'amour que je lui ai juré tant de fois; que je ne la reverrois pas avec tranquillité: mais les absens ont tort. Parle-moi de Dorothée.

MORILLE.

Lisez donc ce billet, & souffrez que je vous quitte. Quelques gens pourroient sortir du logis... Serviteur.

LISIDOR.

Tu as raison. Va.

SCENE II.

LISIDOR, *seul*, *lit*.

„ J'IRAI tantôt me promener aux Invalides, ne „ manquez pas de vous y trouver. Je m'y rendrai „ de bonne heure, pour avoir la joie d'être plus „ longtems avec vous.

DOROTHEE.

J'apperçois son Oncle. Eloignons-nous.

SCERE III.

HILAIRE, EUTROPE.

EUTROPE.

SOYEZ persuadé, Monsieur Hilaire, que la chose est véritable.

HILAIRE.

Je vous avoue, Seigneur Eutrope, que j'ai peine à croire ce que vous venez de me dire.

EUTROPE.

Rien n'est pourtant plus assuré.

HILAIRE.

Mais, Seigneur Eutrope, n'est-ce point aussi quelque sentiment de jalousie qui s'est emparé de

votre imagination? Souvent les Amans trop délicats prennent l'ombre pour le corps, & le faux pour le vrai.

EUTROPE.

Encore une fois, Monsieur Hilaire, c'est la vérité.

HILAIRE.

Mais de qui tenez-vous la chose?

EUTROPE.

Je la tiens d'un billet cacheté, qu'on a envoyé chez moi, en mon absence, sans savoir de quelle part il vient; je n'en connois pas même l'écriture.

HILAIRE.

Pourroit-on voir ce billet?

EUTROPE.

Facilement, le voilà.

HILAIRE, *lit.*

A MONSIEUR EUTROPE.

„ Un intérêt particulier, qui me regarde, m'oblige à vous avertir que Madame Dorothée, Niece de Monsieur Hilaire, de laquelle vous êtes si passionnément amoureux, aime un Cavalier qui vous est inconnu, & qu'ils se voyent tous les jours à la promenade. Vous pouvez vous éclaircir aisément de cette vérité.

EUTROPE.

C'est ce que je n'ai pas manqué de faire; & je la vis hier, dans le Bois de Boulogne, en grande conversation avec un Monsieur que je ne connois point.

HILAIRE.

Hors du Carrosse?

EUTROPE.

Hors du Carrosse, & se promener avec lui assez familiérement.

HILAIRE.

Vous me surprenez. Je veux tout à l'heure éclaircir cette affaire devant vous, & lui en faire reproche.

EUTROPE.

Non, ce n'est pas ce que je demande: je craindrois qu'elle ne s'irritât contre moi, & qu'elle ne trouvât mauvais que je censurasse ses actions avant que d'être son époux. Je ne veux pas même qu'elle sache que ce rapport vienne de ma part.

HILAIRE.

Je vous entends, Seigneur Eutrope, il suffit, aimez ma Niece.

EUTROPE.

On ne sauroit en douter, sans me faire injure.

HILAIRE.

Seigneur Eutrope, je vous ai promis ma Niece, & je vous la promets encore: dans trois jours, au plus tard, elle sera votre femme.

EUTROPE.

Vous me mettrez par-là au comble de la joie,

HILAIRE.

Allez, soyez en repos. Vous aurez de mes nouvelles dans peu.

SCENE IV.

HILAIRE, *seul.*

JE dois promptement m'instruire de tout ceci. Holà, Cocher; Morille.

SCENE V.

HILAIRE, MORILLE.

MORILLE.

QUE vous plait-il, Monsieur? Faut-il mettre les chevaux au carrosse? Ils sont en bon état. Aussi je puis dire, sans vanité, que, dans tout Paris, il n'y a point de Cocher qui prenne tant de soin de ses chevaux que moi: je viens de les ramener de chez le Maréchal.

HILAIRE.

Pourquoi les as-tu menés chez le Maréchal?

MORILLE.

C'est qu'il y en avoit un, Monsieur, à qui un fer s'étoit cassé en revenant de l'abreuvoir, & qu'à l'autre il y manquoit cinq ou six clous.

HILAIRE.

Tu as bien la mine de t'entendre avec le Ma-

réchal & le Charron pour manger, avec eux, le fer, le bois & les clous.

MORILLE.

Je ne ſuis point de ces frippons-là, & vous ne me connoiſſez pas. Je ſais que la plupart des Cochers s'entendent avec le Sellier, le Maréchal & le Charron, pour attraper de quoi boire: mais je n'ai rien à craindre là-deſſus.

HILAIRE.

Je crois que tu vaux bien mieux que les autres! Dis-moi un peu quel eſt ce Muguet qui ſe rencontre à toutes les promenades que fait ma Niece; & qui, hier encore, dans le Bois de Boulogne, ſe promenoit tête à tête avec elle, dans des lieux écartés des routes ordinaires.

MORILLE.

Des routes ordinaires?

HILAIRE.

Oui, des routes ordinaires.

MORILLE.

Je ne ſais ce que c'eſt, Monſieur.

HILAIRE.

Comment, tu ne ſais ce que c'eſt?

MORILLE.

Non, Monſieur.

HILAIRE.

Veux-tu ſoutenir que cela n'eſt pas véritable?

MORILLE.

Moi, Monſieur, vous voyez que je ne ſoutiens rien.

HILAIRE.

On t'a fait le bec, & on t'a donné la piece

blanche pour te taire: mais il faut que tu me dises tout maintenant la vérité.

MORILLE.

Je vous la dis.

HILAIRE.

Qu'est-ce que tu me dis?

MORILLE.

Je vous dis que je ne sais ce que c'est.

HILAIRE.

Oses-tu mentir avec tant d'impudence?

MORILLE.

Je ne ments point.

HILAIRE.

Tu ne ments point, pendard? C'est une chose que j'ai vue de mes propres yeux.

MORILLE, *embarrassé*.

Vous l'avez donc vu tout seul; car... pour moi... je n'ai rien vu. (*à part.*) Que faire ici?

HILAIRE.

As-tu l'effronterie de m'assurer que tu n'as rien vu: Hem? réponds, parle.

MORILLE.

Monsieur, j'aime mieux me taire que de mal parler.

HILAIRE.

Ne crois pas te sauver par le silence, je veux que tu parles.

MORILLE.

Mais, en parlant, que faut-il que je dise?

HILAIRE.

Il faut dire ce que tu sais.

MORILLE.

Je ne sais rien.

HILAIRE.

Quoi! tu persisteras à nier toujours? Par la mort...

MORILLE, *à part.*

Il faut ici payer d'esprit. (*haut.*) Est-ce que je prends garde aux choses que fait un Maître ou une Maîtresse? Je ne pense qu'à mener mon carrosse, & à faire ce qu'on me commande.

HILAIRE.

Je veux savoir absolument quel est ce drôle avec qui elle a des intelligences.

MORILLE.

Monsieur, il ne faut jamais qu'un serviteur mette le nez dans les affaires de ceux dont il mange le pain, à moins qu'ils ne l'ordonnent.

HILAIRE.

Hé bien, je t'ordonne de me dire, sur l'heure, quel est ce Monsieur avec qui ma Niece a commerce.

MORILLE.

Ce n'est point aux Valets à s'ingérer de pénétrer les actions des personnes qu'ils servent.

HILAIRE.

Veux-tu répondre à ce que je te demande?

MORILLE.

Ce n'est point là mon humeur.

HILAIRE.

Je perds patience.

MORILLE.

Depuis deux mois que je vous sers, je ne crois pas que vous puissiez vous plaindre de ma langue.

HILAIRE.

Le diable t'emporte!

MORILLE.

Nous ſavons la gouverner.

HILAIRE.

Que la peſte t'étouffe!

MORILLE.

Vous voulez ſans doute m'éprouver; mais vous ne m'y tenez pas.

HILAIRE.

Que le Ciel te confonde!

MORILLE.

Je ne ſuis pas de ces gens qui s'abandonnent à parler de leur Maître, à tort & à travers.

HILAIRE.

Que la foudre t'écraſe!

MORILLE.

Nous ſavons vivre, Dieu merci.

HILAIRE.

Oh! je n'en puis plus.

MORILLE.

Il faut, dans le monde, tout voir, tout entendre, & ſe taire.

HILAIRE.

Maraud, je te ...

MORILLE.

C'eſt la maxime des grands hommes.

HILAIRE.

Ah! je déteſte...

MORILLE.

Quoique je ne ſois qu'un Cocher, j'ai de la morale; & je puis dire, ſans vanité, que j'ai vu,

lu, & retenu ; & que...

HILAIRE.

Ah! bourreau! il faut que je t'étrangle.

MORILLE.

Tout doux, tout doux, Monsieur ; vous vous mettez en colere.

HILAIRE.

Hé! n'en ai-je pas raison, chien que tu es?

MORILLE.

Monsieur, sans vous emporter si fort, faites-moi, s'il vous plaît, la grace de m'écouter.

HILAIRE.

Cà, que veux-tu me dire?

MORILLE.

Faisons-nous justice. Seriez-vous bien-aise, Monsieur, que j'allasse découvrir à Madame votre Niece l'intrigue secrette que vous avez avec certaine Bourgeoise que je fais entrer sans bruit deux fois la semaine par la porte de derriere, & que je conduis, par votre ordre, jusqu'au petit degré qui rend à votre Garderobe? Plaît-il?

HILAIRE.

Il n'est pas à présent question de cela.

MORILLE.

Il est vrai; mais c'est pour vous faire connoître qu'un Domestique doit être discret, & qu'il ne faut jamais qu'il s'émancipe de raisonner sur les choses qui regardent ses Supérieurs.

HILAIRE.

Est-ce là tout ce que tu as à me dire? Et n'aurai-je point d'autres raisons de toi?

MORILLE.

Il feroit beau voir, vraiment, qu'aprés m'avoir honoré de votre confiance, j'allaſſe imprudemment faire éclater cet agréable joli petit commerce, & que....

HILAIRE, *lui donnant un ſoufflet.*

Oh! morbleu, c'en eſt trop.

MORILLE.

Vous avez grand tort, Monſieur; vous voyez que je parle raiſon.

HILAIRE.

Et moi, je réponds ainſi.

MORILLE.

La réponſe eſt violente, & je ne m'en accommode nullement. (*à part.*) Peſte ſoit des amours de mon Maître!

HILAIRE.

Holà, quelqu'un. Il faut tenter une autre voie.

SCENE VI.

MORILLE, HILAIRE, ROLINE.

ROLINE.

QUE voulez-vous, Monſieur?

HILAIRE.

Qu'on faſſe venir ma Niece.

ROLINE.

Elle eſt empêchée, Monſieur.

HILAIRE.

A quoi faire?

ROLINE.

Elle fouette le petit Laquais.

HILAIRE.

Elle le fouettera une autre fois, qu'elle vienne tout maintenant.....

SCENE VII.

MORILLE, HILAIRE.

MORILLE, *bas.*

Je crains bien que la Niece...

HILAIRE.

Que dis-tu entre tes dents?

MORILLE.

Je dis, Monſieur, que je n'aime point une telle réponſe, & que nous ne mangerons pas un minot de ſel enſemble.

HILAIRE.

Coquin! ſi je prends un bâton...

MORILLE, *voulant s'en aller.*

Oh! prenez tout ce qu'il vous plaira.

HILAIRE.

Oú vas-tu?

MORILLE.

Je vais voir à mes chevaux qui m'appellent.

HILAIRE.

Tes chevaux n'ont que faire de toi, demeure-là.

MORILLE.

J'obéis; mais, si vous me frappez davantage, je quitte tout-à-l'heure.

SCENE VIII.

HILAIRE, DOROTHEE, MORILLE.

DOROTHEE.

On dit que vous me demandez, mon Oncle?

HILAIRE.

Oui, venez-çà. Quel est ce Monsieur qui, depuis quelque tems, s'empresse à se trouver à toutes les promenades que vous faites, & avec qui vous êtiez hier en grande conversation dans le Bois de Boulogne?

DOROTHEE.

Moi! mon Oncle?

HILAIRE.

Oui, vous.

DOROTHEE.

Je ne sais si Morille auroit fait quelque imposture.

MORILLE.

Moi, je n'en fis jamais. Il y a une heure qu'on me querelle & qu'on me bat, pour me forcer à dire ce que je ne sais point; mais je suis incorruptible.

HILAIRE. *à Morille.*

Tais-toi. (*à Dorothée.*) Et vous, répondez.

DOROTHEE, *se rassurant.*

Je ne sais, mon Oncle, de qui vous me parlez; & l'on me prend sans doute pour une autre.

HILAIRE.

Il est inutile de vouloir nier la vérité: c'est une chose que j'ai vûe.

DOROTHEE.

Ah! mon Oncle, je n'ai rien à répondre là-dessus.

HILAIRE.

Vous avouez donc que la chose est véritable.

DOROTHEE.

Non pas, mon Oncle, s'il vous plaît. Je vous dirai seulement que ce n'est point à moi à combattre vos sentimens; & que, quand il y auroit du mensonge, je dois être toujours dans le respect.

HILAIRE.

Fort bien! On appelle cela se sauver par les marais. Ecoutez, ma Niece, vous savez que vous êtes promise à Monsieur Eutrope; que c'est un homme qui vous aime; & que, d'ailleurs, il est en droit, quand il voudra, de nous faire un procés qui nous coûteroit plus de dix mille écus, si nous venions à le perdre: ainsi préparez-vous à l'épouser au plutôt.

DOROTHEE.

Tout ce qu'il vous plaira, mon Oncle.

HILAIRE.

C'est bien dit. Cependant, jusq'au jour de votre mariage, je vous défends de sortir du logis, sans mon consentement; (*à Morille.*) & à toi, de mettre les chevaux au carrosse, sans ma permission.

SCENE IX.

DOROTHEE, MORILLE.

DOROTHEE.

HE bien! Morille, que dis-tu de tout ceci?

MORILLE.

Hé! qu'en pourrois-je dire, Madame, sinon que je vois vos amours & ceux de mon Maître en fort mauvaise posture?

DOROTHEE.

Quel remede! Morille?

MORILLE.

Ma foi, Madame, je n'en sais point; car quel personnage voulez-vous que je fasse à présent? Vous avez voulu, de concert avec mon Maître, que je vinsse ici me mettre Cocher, moi qui n'avois en ma vie mené de carrosse. Je vous tiens fort heureuse, que mon ignorance ne vous ait point fait casser le cou, ou quelque membre! Mais aujourd'hui puis-je jouer un autre rôle, sans que votre Oncle s'en apperçoive?

DOROTHEE.

Mais, Morille, tout est-il désespéré?

MORILLE.

Parbleu, j'y vois beaucoup d'apparence, & c'est à vous à vous consulter là-dessus. Quant à moi, ej suis d'avis de demander mon congé; car le

métier de Cocher, que je fais malgré moi pour servir vos amours, m'attirera sans doute quelque maligne influence. Tout franc, je crains la destinée de Monsieur Phaéton; c'est-à-dire, que la foudre ne tombe sur mes épaules. Il me souvient que votre Oncle a déja commencé, par un soufflet, à faire le Jupiter sur mon visage,

DOROTHEE.

J'en suis fâchée; mais, pour adoucir en quelque façon ton déplaisir, prends cette bague, & , sur-tout, ne m'abandonne point en l'état où je suis.

MORILLE.

Je crois qu'il est à propos que j'aille trouver mon Maître, pour l'avertir de tout ce qui se passe.

DOROTHEE.

Fais enforte que je puisse lui parler.

MORILLE.

Mais en quel lieu, Madame?

DOROTHEE.

Je ne sais.

MORILLE.

Ni moi, à moins que vous ne me permettiez de l'introduire dans la maison.

DOROTHEE, *s'en allant*.

Fais comme tu l'entendras.

MORILLE.

C'est assez, c'est assez.

SCENE X.

MORILLE, *seul.*

CETTE bague peut, en quelque maniere, amoindrir les chagrins qu'un soufflet inspire, &... Mais ne perdons point de tems, allons au plutôt chercher mon Maître.

SCENE XI.

JULIE, ROSETTE, ADRIAN.

ROSETTE.

AH! Madame, regardez! il me semble que voilà Morille? Oui, c'est lui, il faudroit l'appeller.

JULIE.

Tais-toi, je ne veux pas que Lisidor sache que je suis en cette Ville.

ROSETTE.

Peut-être que si je parlois à Morille...

JULIE.

Fais ce que je t'ordonne, & non davantage.

ADRIAN.

Madame, vous etes dans la maison de Monsieur Hilaire, de la Niece duquel, comme je vous ai dit, Monsieur Lisidor est passionnément amoureux.

JULIE.

Le traître; le perfide!

ADRIAN.

Vous m'avez envoyé depuis un mois ici pour observer les actions de votre Amant; soyez persuadée que je n'y ai point perdu de tems; & que par mes lettres je vous en ai rendu un fidele compte.

JULIE.

Crois que je suis fort contente de tes soins, & que tu le seras de moi.

ADRIAN.

Madame, je suis votre serviteur. Mais que dites vous du billet que j'ai écrit à Monsieur Eutrope, pour lui donner martel en tête, & traverser votre Amant dans ses nouvelles amours!

JULIE.

Rien n'est mieux imaginé, & le tour est adroit.

ROSETTE.

Je vous avois bien dit, Madame, que mon frere en savoit bien long, & qu'il n'étoit pas un sot; c'est un compere. Il est vrai qu'il n'est pas riche, non plus que moi; mais il possede en fond d'esprit plus de cinq cents écus de revenu.

ADRIAN.

Ma Sœur aime à plaisanter.

ROSETTE.

Mais rends-moi raison sur Morille, Cocher dans ce logis, lui qui n'a jamais mené de carrosse.

ADRIAN.

N'ai-je pas dit à Madame que c'étoit sûrement une adresse pour faciliter leurs entrevues; & que, dans toutes les promenades, j'ai remarqué que Monsieur Lisidor s'y rencontroit toujours?

ROSETTE.

Il est vrai, excuse ; c'est que j'ai la mémoire courte.

JULIE.

Laisse-nous, Adrian ; & va faire apporter mes hardes à l'Hôtellerie : sur-tout, cache bien qui je suis,

ADRIAN.

Madame, soyez en repos.

SCENE XII.

JULIE, ROSETTE.

ROSETTE.

Que voulez-vous faire dans l'équipage où vous êtes, Madame.

JULIE.

Hélas ! ma chere Rosette, l'état de mon ame est bien plus en désordre. Faut-il que j'aime un homme si perfide?

ROSETTE.

Il est vrai que Monsieur Lisidor ne fait pas trop bien son devoir, & qu'aprés les obligations qu'il vous a, il n'en use guere en galant homme. Mais c'est le procédé ordinaire de tous les infideles.

JULIE.

Que ne puis-je changer comme lui !

ROSETTE.

Ma foi, Madame, vous devriez oublier cet inconstant.

JULIE.

Il est inconstant; mais Rosette, je l'aime.

ROSETTE.

Il ne mérite pas que vous pensiez à lui. Considérez qu'au préjudice de la promesse de mariage qu'il vous a donnée, il cherche à vous manquer de foi; chassez de votre mémoire ce volage, pour y laisser régner sa trahison. Il faut que ce soit un grand scélérat: car quand je me souviens des termes passionés, dont il vous a tant de fois exprimé sa tendresse, je ne sais oú j'en suis. Pour moi je vous confesse qu'à tout ce qu'il disoit je donnois autant de croyance que vous; & même j'en sentois dans le cœur..,., des mouvemens.... qui s'épandoient par-tout, & qui inspiroient.... des desirs... En vérité, Madame, c'est un méchant homme! Vous riez, c'est quelque chose; mais, mort de ma vie! je m'en vengerois.

JULIE.

Et que ferois-tu?

ROSETTE.

J'en épouserois un autre, à sa barbe.

JULIE.

Ah! Rosette! quand on aime fortement, il n'est guere en notre pouvoir de faire ce que tu dis.

ROSETTE.

Merci de ma vie! je n'en ferois point à deux fois. Tu en aimes un autre? au diable, au diable.

JULIE.

Tu es bienheureuse, Rosette, de savoir si facilement te défaire de ta passion.

ROSETTE.

Il ne faut que le vouloir, & l'on en vient à bout.

JULIE.

Pourtant, tu n'as pas entierement oublié Morille?

ROSETTE.

Ma foi, Madame, je ne pense plus à lui.

JULIE.

Cependant, quand tu l'as apperçu, tu n'as pu t'empêcher de faire paroître beaucoup d'émotion, & cela s'est vu sur ton visage:

ROSETTE.

Je ne m'en défends pas. Vous savez que, quand on a eu de l'amitié, & qu'on revoit la personne qu'on a aimée, il est difficile qu'on ne ressente à sa vue certains petits remuemens... dans le cœur... qui... Ne seriez-vous pas bien-aise de rencontrer Monsieur Lisidor!

JULIE.

Je serois ravie de le voir; mais je serois fâchée qu'il m'eût vue.

ROSETTE.

Mais, Madame, quel est votre dessein?

JULIE.

Je ne le sais pas bien encore, Rosette: mais le tems m'inspirera les moyens nécessaires pour triompher de mon inconstant; &....

SCENE XIII.

ADRIAN, JULIE, ROSETTE.

ADRIAN.

AH! Madame, je viens de rencontrer, chemin faiſant, Morille & Monſieur Liſidor, qui ſans doute dreſſent leurs pas de ce côté ; j'ai accouru pour vous en avertir.

JULIE.

Retirons-nous à l'écart, & tâchons de les obſerver.

SCENE XIV.

MORILLE, LISIDOR.

MORILLE.

MONSIEUR, demeurez autour d'ici, ſans vous impatienter. Je vais prendre mon tems pour tâcher à vous faire entrer dans l'endroit oú je couche, comme nous l'avons concerté.

LISIDOR.

Va donc, Morille, & reviens promptement.

SCENE XV.

LISIDOR, *seul,*

JE brûle d'impatience de parler à ma chere Dorothée. J'espere que, lorsque nous serons ensemble, nous trouverons les moyens de prévenir les malheurs qui nous menacent; & je hazarderai toutes choses pour avoir le bonheur d'être son époux.

SCENE XVI.

MORILLE, LISIDOR.

MORILLE.

MONSIEUR, tout est favorable pour vous couler dans mon taudis. Venez vîte : &, aprés, quand je trouverai l'occasion, je ferai le reste.

LISIDOR.

Mais. . . . .

MORILLE.

Point de mais, suivez-moi.

SCENE XVII.

ADRIAN, JULIE, ROSETTE.

ADRIAN.

HE bien! Madame, vous ne pouvez plus l'ignorer.

JULIE.

Ah Ciel! que viens-je de voir & d'entendre ? Le traître!

ROSETTE.

Madame, il faut entrer là-dedans, & frotter le Maître & le Valet comme tous les diables.

JULIE.

Le lâche! le scélérat! Adrian, va-t-en au logis, & fais ce que je t'ai dit.

ADRIAN.

Suffit, Madame.

SCENE XVIII.

JULIE, ROSETTE.

JULIE.

LE fourbe! me trahir ainsi!

ROSETTE.

Tout franc, si j'aimois, comme vous aimez,

j'aurois déja mis le feu à la maison.

JULIE.

La violence est ici bien moins nécessaire que l'adresse.

ROSETTE.

Il s'en souviendroit. Mais que prétendez-vous faire? Quant à moi, j'enrage de battre. Ah! que je prendrois un grand plaisir à bourrer un infidele, & à lui faire rentrer dans le ventre sa perfidie & son inconstance!

JULIE. *après avoir un peu rêvé.*

Cesse tes emportemens, baisse ta coëffe, heurte, & demande le Maître de la maison.

ROSETTE.

Pourquoi cela, Madame?

JULIE.

Garde le silence, & me laisse agir.

ROSETTE.

Mais si Morille vient à paroître, je commencerai d'abord à lui donner sur les oreilles.

JULIE.

Non, je te le défends; tu ruinerois par-là le dessein que j'ai pris. Ne bouge, j'y vais moi-même, mais, sur-tout, ne parle point.

(*Elle baisse sa coëffe.*)

ROSETTE, *baissant sa coëffe.*

Il faudra se contraindre.

(*Julie heurte à la porte de M. Hilaire.*)

SCENE XIX.

HILAIRE, JULIE & ROSETTE *ayant leurs coëffes baissées.*

HILAIRE.

QUE cherchez-vous, Madame?

JULIE.

Je cherche Monsieur Hilaire, le Maître de ce logis.

HILAIRE.

Vous parlez à lui, Madame.

JULIE, *se mettant à genoux.*

Ah! s'il est ainsi, Monsieur, souffrez que j'implore votre justice.

HILAIRE, *la relevant.*

Contre qui, Madame?

JULIE.

Contre un perfide, un traître, un scélérat, que vous avez chez vous.

HILAIRE.

Et quel est-il, Madame?

JULIE.

C'est... C'est Morille, Monsieur, votre Cocher.

HILAIRE.

Et que vous a-t-il fait?

JULIE.

Hélas! plutôt, que ne m'a-t-il point fait? Il m'a abandonnée misérablement avec deux pauvres

petits enfans.

HILAIRE.

Comment! êtes-vous ſa femme?

JULIE.

Oui, Monſieur, pour mon malheur.

HILAIRE.

Il ne m'avoit point dit qu'il fût marié; mais la plupart des Serviteurs en uſent de la ſorte, pour ſe conſerver une condition. Çà, que ſouhaitez-vous de moi?

JULIE.

Je voudrois ſeulement le voir, & que vous vouluſſiez prendre la peine de nous remettre bien enſemble.

HILAIRE.

De tout mon cœur. Mais voyons un peu votre viſage.

JULIE, *levant ſa coëffe.*

Volontiers.

HILAIRE.

Ah Ciel! l'aimable perſonne! Quoi! vous êtes la femme de ce maraud-là?

JULIE.

Oui, Monſieur, puiſque le Ciel l'a voulu ainſi.

HILAIRE.

C'eſt un meurtre, que vous ſoyez la femme d'un ſot comme lui.

JULIE.

Il eſt mon mari, Monſieur.

HILAIRE.

Il n'eſt pas digne de ce nom-là; & vous méritez une autre fortune.

JULIE.

Vous me flattez, Monsieur.

HILAIRE.

Je veux prendre votre parti contre lui, &, par-là, vous donner des marques sensibles de l'estime que j'ai pour vous.

JULIE.

Que je vous suis obligée!

HILAIRE.

Votre abord m'a touché d'une telle maniere, que je l'étranglerois s'il refusoit à faire son devoir auprès de vous.

JULIE.

Que je vous suis redevable!

HILAIRE.

Point; au contraire, c'est moi qui, en vous servant, trouve que je vous suis encore redevable. Une femme aussi belle & aussi bien faite, mérite assurément qu'on ait de la tendresse pour elle.... C'est un pendart. Quelle est cette autre Dame.

JULIE.

C'est une de mes parentes. Ma Cousine, saluez Monsieur.

ROSETTE, *levant sa coëffe.*

Je suis sa très-humble servante.

HILAIRE.

Elle est assez jolie; mais, tout franc, vous l'êtes encore plus qu'elle. Je vais faire ouvrir mon appartement, pour vous y faire entrer, & ensuite nous nous expliquerons avec lui de la bonne maniere.

SCENE XX.

JULIE, ROSETTE.

ROSETTE.

MA foi, Madame, je crois que ce Monsieur Hilaire se sent remuer... dans lui... quelque chose pour vous.

JULIE.

Qu' importe ?

ROSETTE.

Il embrasse votre intérêt avec beaucoup de chaleur; & cela signifie que vos yeux lui inspirent de certains sentimens, qui... Enfin vous m' entendez.

JULIE.

Cela m'est fort indifférent: mais je suis bien-aise de l'engager dans mes intérêts.

ROSETTE.

Vous ne vous y prenez pas mal. Mais, s'il vous plaît, Madame, à quoi bon dire que vous êtes la femme de Morille? Je n'y comprends rien.

JULIE.

N'en sois point jalouse: c' est pour mieux ménager les choses, & ne pas commettre d' abord mon infidéle.

ROSETTE.

Voilà bien des réserves pour un Amant qui vous trahit.

JULIE.

Il est vrai: mais l'amour....

ROSETTE.

Mais l'amour... mais l'amour... l'amour est un sot, quand il excuse un infidéle. Pour moi, je ne mourrai point satisfaite que je n'aye assommé un inconstant... Gnan.

JULIE.

Ta violente humeur va toujours à l'extrémité. Mais laisse-moi faire; &, sur-tout, ne parle point que je ne te l'ordonne.

ROSETTE.

C'est assez, vous serez obéie.

JULIE.

On ouvre. Chut.

(*Elle lui fait signe de ne point parler.*)

SCENE XXI.

HILAIRE, JULIE, ROSETTE.

HILAIRE, *à Julie.*

MADAME, voici l'appartement de votre serviteur, dont vous êtes la maitresse.

JULIE.

Ah! Monsieur...

HILAIRE.

Morille va venir; entrez dans ce cabinet, pour nous écouter, & vous verrez comme je vais prendre la chose.

JULIE, *entrant avec Rosette.*

D'accord.

SCENE XXII.

HILAIRE, *seul.*

MORILLE, Morille.

SCENE XXIII.

HILAIRE, MORILLE.

MORILLE.

QUE vous plaît-il, Monsieur?

HILAIRE.

Venez ça, maraud: venez çà, pendart. N'avez-vous point de honte de faire ce que vous faites?

MORILLE.

Moi, Monsieur?

HILAIRE.

Oui, toi; oui, toi.

MORILLE.

Et que fais-je, Monsieur?

HILAIRE.

Comment! traître, ce que tu fais:

MORILLE, *bas.*

Je tremble. (*haut.*) J'ignore, Monsieur, ce que vous voulez me dire.

HILAIRE.

Je veux dire que tu es un coquin fieffé, & que tu mériterois une punition rigoureuse, pour t'apprendre à faire ce que tu dois.

MORILLE, *à part.*

Tout est perdu.

HILAIRE.

Allons, qu'on se repente de son crime, & qu'on m'avoue la vérité.

MORILLE.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira. (*à part.*) Que mon Maître n'est-il hors d'ici?

HILAIRE.

Trahir une personne pour qui tu devrois avoir le dernier respect! Qui te porte à faire une telle perfidie?

MORILLE, *bas.*

Tout est découvert. (*haut.*) Monsieur...

HILAIRE.

Quoi? Monsieur. Parle.

MORILLE.

Monsieur... Monsieur....

HILAIRE.

Hé bien! quoi?

MORILLE, *à genoux.*

Je vous demande pardon.

HILAIRE, *allant prendre Julie dans le cabinet.*

Ce n'est pas à moi que tu dois demander pardon.

SCENE XXIV.

JULIE, HILAIRE, MORILLE.

HILAIRE, *amenant Julie qu'il a été prendre dans le Cabinet.*

C'EST à cette aimable perſonne, que ta mauvaiſe humeur maltraite.

MORILLE.

Ah Ciel! que vois-je! Je ne ſais où j'en ſuis

HILAIRE.

Te voilà tout interdit, coquin! Allons, qu'on s'embraſſe tout-à-l'heure devant moi; qu'on lui témoigne ſon repentir, & qu'on la prie de vouloir te pardonner. (*à Julie.*) Ne le voulez-vous pas bien?

JULIE.

Tout ce qu'il vous plaira, Monſieur.

HILAIRE.

Ah! pendart, tu ne mérites pas une femme ſi aimable. Allons donc, qu'on l'embraſſe.

MORILLE, *réſiſtant.*

Hé! Monſieur....

HILAIRE.

Quoi! tu y montres de la répugnance!

JULIE.

Vous le voyez, Monſieur.

HILAIRE, *le prenant par le bras.*

Vite, qu'on faſſe ce que je dis.

MORILLE, *ſe retirant.*

Vous vous moquez de moi, Monſieur.

HILAIRE.

Est-ce se moquer de toi, quand je veux te remettre bien avec ta femme?

MORILLE.

Ma femme?

HILAIRE.

Oui, ta femme; & dont tu as deux petits enfans.

MORILLE.

Moi?

HILAIRE.

Oui, toi; oses-tu soutenir que tu n'es pas marié avec elle?

MORILLE.

Oui, Monsieur, je l'ose; puisque cela n'est pas.

JULIE.

Cela n'est pas, infâme? Peux-tu, sans rougir, proférer ces paroles?

MORILLE.

Quoi! vous êtes ma femme?

JULIE.

Oui, oui, je la suis; & tes débauches t'ont porté à me quitter pour une autre, qui sans doute vaut moins que moi; le Mans, où je suis née, est témoin de ce que je dis.

HILAIRE.

Voilà de nos débauchés, qui souvent abbandonnent des femmes aimables, pour courir aprés des chevres coëffées.

JULIE.

Quel avantage aurois-je, s'il n'étoit pas mon mari, de venir ici me dire sa femme?

HILAIRE.

En effet. Qu'as-tu à répliquer là-dessus ? Car, auprés d'elle, tu n'es qu'un magot.

MORILLE, *à part.*

Je n'y connois plus rien.

HILAIRE.

Hé bien! que réponds-tu à cela?

MORILLE.

Monsieur... elle veut être ma femme, j'en demeure d'accord.

HILAIRE.

Vraiment, te voilà bien malade! voyez qu'il est à plaindre! Allons donc, qu'on l'embrasse au plus vite.

MORILLE, *allant pour l'embrasser,*

Puisque vous l'ordonnez, Monsieur, c'est de tout mon cœur.

JULIE.

Non, Monsieur, souffrez que je n'en fasse rien; il m'a refusée en votre présence, & il est juste que je le refuse à mon tour, afin qu'il recherche à mériter cette faveur.

HILAIRE.

Elle a, parbleu, raison; & je n'en ferois pas moins en sa place. Mais, pour l'amour de moi, touchez-vous dans la main.

JULIE, *présentant sa main.*

J'obéis à vos ordres avec bien du plaisir.

MORILLE, *lui baise la main, & Julie la retire.*

Et moi pareillement.

HILAIRE, *serrant la main de Julie.*

J'ai de la joie de vous voir en bonne intelligence, & que ce soit par mon moyen.

JULIE.

Je vous remercie de toute mon ame.

MORILLE.

Monsieur, quand je ferois aussi rétif que mes chevaux... je ne pourrois... cependant m' empêcher... de... vous témoigner... la reconnoissance que j'ai... de voir... que malgré... Monsieur, je suis... votre serviteur. (*à part.*) Parbleu, je n'y vois goute.

HILAIRE.

Voilà qui ne va pas mal, il faut, pour bien fomenter ce raccommodement, que vous demeuriez dans mon logis avec votre mari. Ma Niece se marie au plus tard dans trois jours; & j'ai besoin, en son absence, d'une personne qui prenne soin de ma maison; je serai ravi d' en mettre la conduite entre vos mains. Qu'en dites-vous?

JULIE.

Je ferai tout ce que vous voudrez.

HILAIRE, *à Morille.*

Et toi, qu'en dis-tu?

MORILLE.

Je ne m'oppose à rien, Monsieur. (*à part.*) Je ne comprends point tout ceci.

HILAIRE.

Votre réunion ne sera pas bien faite que vous n'ayez couché ensemble.

MORILLE, *à part.*

Je voudrois voir cela.

HILAIRE.

Qu'on fasse désormais son devoir, & que je n'entende aucune plainte.

MORILLE.

Je n'y manquerai pas. (*à part.*) Ma foi, tout coup vaille, voyons où la chose ira.

HILAIRE, *à Julie.*

Je cherche entiérement votre satisfaction.

JULIE.

Je vous en ai les dernieres obligations. (*à Moville.*) Remercie donc Monsieur de tant de graces qu'il nous fait.

HILAIRE.

Je l'en dispense; il faut un peu l'excuser, il est tout étourdi du batteau.

MORILLE.

Un autre le seroit à moins. Monsieur, l'excès de mon silence vous explique... souverainement... que lorsqu'une reconnoissance est fondée.... dans le fondement d'un cœur...

HILAIRE.

C'est fort bien dit. (*à Julie.*) Je vais retenir votre parente avec moi. Un tiers est toujours incommode en de pareilles rencontres.

JULIE.

Souffrez qu'elle vienne un moment ici; après elle sortira.

HILAIRE.

Vous avez vos raisons pour cela, que je ne veux point pénétrer. Quand vous jugerez à propos qu'elle vous laisse seuls, Morille prendra le soin de la mettre entre les mains de Roline. Soyez persuadée de mon estime.

JULIE.

J'aurois tort d'en douter.

SCENE XXV.

JULIE, MORILLE.

JULIE.

NOus voici maintenant comme je l'ai souhaité. Or çà, Monsieur le faquin, que me direz-vous?

SCENE XXVI.

ROSETTE, JULIE, MORILLE.

ROSETTE *accourant, & le prenant au collet.*

C'Est à ce coup que nous te tenons, pendart.

MORILLE.

Ah! c'est Rosette!

ROSETTE.

Eh! oui, c'est Rosette.

MORILLE.

Eh! c'est le Diable!

ROSETTE.

Qui t'emporte: Mais, réponds à Madame.

MORILLE.

Que veux-tu que je lui réponde? Elle se dit ma femme, elle a des enfans de moi, tout le Mans

le fait ; je ne comprends point ce qu'elle veut par-là.

JULIE.

Je veux, par-là, prévenir tes fourberies, & m'expliquer avec toi sur les perfidies de ton Maître.

MORILLE.

Je ne suis point un fourbe. Mais, Monsieur Hilaire vous a-t-il causé quelque déplaisir?

JULIE.

Ce n'est pas de Monsieur Hilaire que je parle, c'est du traître Lisidor, chien!

MORILLE.

Madame, il y a trois mois que je ne suis plus avec lui, & que je ne l'ai vu.

JULIE.

L'effronté menteur! Il n'est donc pas amoureux de la Niéce de Monsieur Hilaire? Et tu ne t'es pas mis Cocher céans, pour servir ses nouvelles amours? Hem?

MORILLE.

Cela n'est point vrai.

ROSETTE *lui donnant un soufflet.*

Impudent! un démenti mérite un soufflet: nous savons tes ruses.

MORILLE.

Morbleu! je n'entends point de raillerie.

ROSETTE.

Oh! tu n'y es pas encore; je t'en dois bien d'autres. Mais réponds, réponds à Madame, & dis la vérité; car, autant de fois que tu mentiras, autant de soufflets.

JULIE.

Où est-il Lisidor?

MORILLE, *voulant s'en aller.*

Qu'il soit où il voudra, ce n'est pas mon affaire

JULIE, *l'arrêtant.*

Non, non, tu ne sortiras point.

MORILLE, *résistant.*

Madame, laissez-moi.

JULIE.

Ah! maraud, il faut que je t'étrangle.

ROSETTE.

Assommons ce trompeur. (*Elles le battent.*) Ah! traître? ah scélérat! tu passeras par nos mains.

MORILLE, *criant.*

A l'aide! au meurtre! ah! ah! on m'assomme,

SCENE XXVII.

HILAIRE, JULIE & ROSETTE, MORILLE.

HILAIRE, *accourant.*

Quel bruit est-ce là?

JULIE.

Hélas! Monsieur, c'est ce méchant qui m'assassine: &, sans ma parente, je crois qu'il m'auroit estropiée.

HILAIRE, *le poussant rudement.*

Comment! infâme, vous osez maltraiter votre femme chez moi! Oh! je vous apprendrai à vivre,

ROSETTE.

Monsieur, d'un coup qu'il m'a donné, je pense

avoir le cou rompu. Ah! ah! je n'en puis plus.

MORILLE.

Monsieur, ce sont deux carognes qui ne vous disent pas la vérité; & je vais vous faire connoitre..

HILAIRE, *le repoussant.*

Taisez-vous, impudent, taisez-vous; autrement je vous traiterai comme vous le méritez. (*à Julie.*) vôtre intérêt m'est cher. (*à Morille.*) Allons, qu'on aille à son écurie, & qu'on nous laisse ici.

JULIE, *se mettant devant.*

Non, Monsieur, je ne souffrirai point qu'il sorte, il y va trop du vôtre.

HILAIRE.

Comment?

JULIE.

Il faut que vous sachiez sa trahison: je ne puis plus la celer. Il a fait cacher, depuis une demi-heure, un homme céans, qui sans doute y est encore, il est important que vous sachiez à quel sujet.

HILAIRE.

Que me dites-vous là?

JULIE.

Je vous dis la vérité; nous l'avons vu.

ROSETTE.

Rien n'est plus assuré, Monsieur; & c'est ce que nous lui reprochions quand il nous a battues.

HILAIRE.

Il y a de la vraisemblance à ce que vous dites. C'est peut-être un certain drôle, qui, dit-on, en veut à ma Niéce, & qui, possible, a de l'intelligence avec lui, (*à Morille.*) Quel est cet homme?

MORILLE, *embarrassé.*

Monsieur... Je ne sais pas...

HILAIRE.

Par la mort! par la ventre! Je le veux savoir, ou je t'estropie.

MORILLE.

Monsieur, je vous demande pardon: c'est un de mes amis, fort galant homme, qui, pour une action d'honneur, appréhende la Justice, & qui, pour sa sûreté, m'a prié instamment de le cacher deux ou trois jours dans votre maison; &... je l'ai mis dans le grenier.

HILAIRE.

Quoi! sans ma permission?

MORILLE.

Excusez-moi, Monsieur, je n'ai pas encore trouvé le tems de vous en parler.

JULIE.

Croyez, Monsieur, qu'il vous abuse; les bontés que vous m'avez témoignées, me forcent à prendre ici votre intérêt contre le sien.

HILAIRE, *la caressant.*

Que ne vous dois-je point!

JULIE.

Si vous voulez que je vous en dise davantage, faites venir cet homme en ce lieu, & que devant eux vous soyez instruit de toutes choses.

HILAIRE.

Il faut vous satisfaire. (*à Morille.*) Je commence à me persuader que tu es un fourbe, donne-moi la clef.

MORILLE.

J'y vais avec vous, Monsieur.

HILAIRE.

Je ne le veux pas, demeure là.

JULIE.

Empêchez sur-tout que cet homme ne sorte de chez vous, & pour cause.

HILAIRE, *sortant*.

Laissez-moi faire, (*à Morille*) donne-moi donc ta clef.

MORILLE.

La voilà.

HILAIRE.

Vous serez contente.

SCENE XXVIII.

JULIE, ROSETTE, MORILLE.

ROSETTE.

HE bien, Monsieur le frippon, voilà tantôt toutes vos tromperies à bout.

MORILLE.

Que veux-tu que j'y fasse? est-ce ma faute?

ROSETTE.

A qui donc, chien de pendart?

MORILLE.

A la violente humeur de mon Maître, qui m'a contraint à faire tout ce que j'ai fait. Mais, Rosette, ma chere Rosette, suis-je indigne du pardon que je demande? Madame, je suis perdu, si vous n'avez pitié de moi.

ROSETTE.

Tu fais le chien couchant à présent.

MORILLE.

Rosette, ma chere Rosette, par l'amour que j'ai pour toi, porte Madame à me pardonner, quoique, Dieu me damne, je ne sois point coupable..

ROSETTE.

Madame, il s'explique à cœur ouvert.

JULIE.

Crois-tu qu'il soit véritable?

MORILLE.

Oui, la peste m'etouffe, ou le diable m'emporte.

ROSETTE.

Penses-tu qu'on te croye pour jurer?

MORILLE.

Quoi, Rosette, seras-tu une roche pour Morille? n'auras-tu point compassion de ses larmes? & ne sçauroit-on te toucher par quelqu'endroit? Rosette Rosette!

ROSETTE, *à Julie.*

Madame, ses pleurs me percent l'ame, & je vous demande sa grace.

JULIE.

Hé bien, je lui pardonne à ta considération.

MORILLE.

Ah! me voilà trop content; arrive tout ce qu'il pourra maintenant, j'ai votre appui, c'est assez.

ROSETTE.

Mort de ma vie; n'y retourne pas, autrement...

MORILLE, *l'embrassant.*

Rosette, croi que je suis au désespoir de t'avoir déplu, & que quand il iroit de la potence...

SCENE XXIX.

LISIDOR. Les mêmes.

Lisidor, de dedans la chambre de Morille.

Morille.

SCENE XXX.

MORILLE, JULIE, ROSETTE.

MORILLE.

C'Eſt Liſidor, comment voulez-vous arranger tout ceci?

JULIE.

Je ne ſais! le traître!

ROSETTE.

Il faut nous èloigner un peu, l'écouter, & le convaincre de ſon infidélité. Toi, prends garde de nous trahir: fais-le jaſer, ou bien tu verras...

MORILLE.

Laiſſez-moi faire, & profitez des circonſtances.

SCENE XXXI.

LISIDOR, MORILLE, JULIE *dans le fond*, *avec* ROSETTE.

LISIDOR.

EH bien! Morille, Dorothée ne vient point : je ne puis rester enfermé plus long-temps. Mon impatience ne me permet plus d'attendre; je veux entrer chez elle, au hazard de tout ce qui pourra arriver.

MORILLE.

Ah! Monsieur, gardez-vous-en bien, vous gâteriez toutes vos affaires. Modérez un peu cet empressement, & parlons de bonne foi. Je ne vous crois pas si fort amoureux, que vous le dites, de Dorothée.

LISIDOR.

Que dis-tu, Morille? au-delà de toute expression.

MORILLE.

Du moins vous le croyez; & vous êtes absolument déterminé à lui sacrifier Julie qui vous aime tant, Julie qui est cent fois plus jolie qu'elle?

LISIDOR.

Ah! Morille, quelle différence! Julie est belle, j'en conviens; mais sa beauté est trop vive, trop pétulante. Dorothée a ce je ne sais quoi qui frappe, qui entraîne; enfin, j'en suis fou.

JULIE, *dans le fond*.

Le perfide!

LISIDOR.

Hein? que dis-tu?

MORILLE.

Rien du tout.

LISIDOR.

Que parles-tu de perfidie?

MORILLE.

Moi, Monsieur, je n'ai rien dit. Je pourrois pourtant, sans vous offenser, vous donner ce nom: car, enfin, vous quittez bien légérement une femme qui vous adore, pour une personne qu'à peine vous connoissez, qui a des engagemens avec un autre, que M. Hilaire ne vous accordera jamais, & qui, entre nous, n'est qu'une coquette.

LISIDOR.

Morille!

MORILLE.

Oui, Monsieur, Coquette, je le soutiens; car, enfin...

LISIDOR.

Taisez-vous, Monsieur le fat. Je hais les remontrances, vous le savez; ainsi finissons.

JULIE, *dans le fond.*

Le traître!

ROSETTE, *dans le fond.*

Oh! je n'y puis tenir. Ah! si j'osois, que j'aurois de plaisir à vous venger!

LISIDOR.

Que marmotes-tu entre tes dents?

MORILLE.

Je dis, Monsieur, je crois que Julie peut se venger; que vous auriez mieux fait de vous marier avec elle; & que j'ai dans la tête que vous l'épouserez.

LISIDOR.

Moi ? Quelle folie !

MORILLE.

Folie, tant qu'il vous plaira ; mais j'ai cette idée-là, vous dis-je ; & vous l'épouserez, Monsieur.

LISIDOR.

Jamais. D'ailleurs, Julie n'est point ici.

MORILLE.

Qu'en sait-on ?

LISIDOR.

Que dis-tu ? D'où te viennent ces soupçons ?

MORILLE.

Le voici. J'ai rêvé cette nuit qu'elle étoit arrivée avec Rosette : elles m'ont assommé de coups ; & ; en vérité, je m'en sens encore. Monsieur, les songes deviennent quelquefois des réalités.

LISIDOR.

Quelle extravagance ! mais laissons tout cela, & ne songeons qu'à Dorothée.

MORILLE.

Soit, n'en parlons plus. Aussi bien suis-je maintenant occupé d'une affaire plus importante. Depuis que je ne vous ai vu, il m'est tombè sur les bras une femme.

LISIDOR.

Une femme ?

MORILLE.

Oui, Monsieur, la mienne.

LISIDOR.

Comment ! tu es marié ?

MORILLE.

Je n'en savois rien ; mais elle me l'a soutenu

J'ai deux petits enfans d'elle, à ce qu'elle dit. Cela est touchant, comme vous le voyez. J'ai dispuré cependant. Cela nous avoit brouillés; mais, Monsieur Hilaire nous a raccomodés.

LISIDOR.

Et où est-elle?

MORILLE.

Ici.

LISIDOR.

Où donc?

MORILLE.

Là. Tournez la tête.

LISIDOR.

Que vois-je? C'est Julie!

JULIE.

Oui, traître, c'est Julie, convaincue de toutes tes perfidies, qui va faire succéder, à l'amour le plus tendre, la haîne la plus forte. Je suis connu de Monsieur Hilaire, je vais lui réveler ton intrigue avec sa Niéce, empêcher ton union avec elle, & t'abbandonner ensuite à tes remords & à ton désespoir.

LISIDOR.

Ah! Madame! arrêtez, & ne faites point d'éclat, je vous en conjure.

ROSETTE.

Point de foiblesse, Madame.

LISIDOR.

Arrêtez, vous dis-je, belle Julie.

ROSETTE.

Entrons, peignons l'infidéle avec les couleurs les plus noires. Disons que c'est un suborneur qui veut déshonorer sa famille. Ah! jarni, si Monsieur

Hilaire pouvoit prendre feu, & venger à bons coups de bâton la honte de sa Niéce, que je serois contente! Il faut des exemples, Mademoiselle, & apprendre à vivre à tous ces petits Messieurs qui promettent d'épouser, trés-résolus de n'en rien faire.

LISIDOR.

Rosette, ma chere Rosette, je promets de réparer mes torts.

ROSETTE.

Point de grace. Ah! demandez à Morille comme je traite les inconstants.

MORILLE.

Elle a raison. J'ai été fort mal mené: mais je me suis repenti, & l'on m'a pardonné.

ROSETTE.

Oui, parce que je suis trop bonne: mais Madame n'aura pas la même foiblesse.

JULIE.

Oh! je t'en réponds.

ROSETTE.

Et vous ferez bien.

LISIDOR.

Eh pourquoi ne me feroit-elle pas la même grace? Jeune étourdi, j'ai suivi le torrent; éloigné d'elle, j'ai crû ne l'aimer plus: je la revois; & mon amour, qui n'a jamais cessé, reprend de nouvelles forces: mon crime est une erreur de mes yeux, & ne l'a jamais été de mon cœur.

ROSETTE.

Ils parlent tous de même. Voilà les hommes, & cependant on les aime.

LISIDOR.

Ah ! Julie, oubliez, je vous prie, tout ce que j'ai fait, & comptez à l'avenir sur l'amour le plus ſincere & le plus tendre.

JULIE.

Il ſe repent, Roſette, pardonnerai-je ?

ROSETTE.

Non. Ces Meſſieurs filent doux, ſuivant l'occaſion ; mais ne ſe repentent jamais.

LISIDOR.

Roſette, pourquoi m'es-tu contraire ? (*à Morille.*) Parle donc pour moi.

MORILLE.

Roſette, ma chere Roſette, fais quelque choſe en faveur de Morille.

ROSETTE, *à Morille.*

Ah ! double chien ! ... (*à Julie.*) Eh bien ! pardonnez donc.

JULIE.

Que l'on eſt foible ! Liſidor, j'oublie tout : mais aimez-moi donc autant que je vous aime, & partons ſur le champ.

LISIDOR.

Oh ! de tout mon cœur.

ROSETTE.

Souvenez-vous, ſur-tout, qu'on excuſe une premiere infidélité, mais qu'on ſe venge de la ſeconde. Tu m'entends auſſi, Morille ?

MORILLE.

Oh ! Diable, j'y aurai attention.

SCENE XXXII.

Les mêmes, Monsieur HILAIRE.

HILAIRE.

J'Ai beau chercher, ma charmante; je ne trouve point cet homme dont vous m'avez parlé.

JULIE.

Le voilà, Monsieur.

HILAIRE.

Qui êtes-vous, Monsieur? Et que venez-vous faire chez moi?

MORILLE.

Il venoit m'enlever ma femme.

HILAIRE.

Comment! enlever ta femme! cela n'est pas bien.

MORILLE.

Non vraiment; mais je suis obligé de consentir à rompre notre mariage, afin qu'il l'épouse.

HILAIRE.

Mais c'est contre les loix. Et vos enfans?

MORILLE.

Ils sont morts.

HILAIRE.

Quel galimatias!

ROSETTE.

Rien n'est plus clair cependant. Mademoiselle s'appelle Julie: Monsieur l'aimoit, avoit promis de l'épouser. Il nous a quittées pour des affaires: l'absence l'a rendu infidéle; votre Niéce en étoit la cause. Nous avons tout appris: nous sommes

parties, arrivées, descendues chez vous ; nous vous avons fait un mensonge. Nous nous sommes expliqués, raccomodés, & nous partons ; Madame, pour se marier avec Monsieur; moi, pour épouser ce vilain mâtin-là ; & nous sommes vos très-humbles servantes.

(*Elles sortent avec Lisidor*)

SCENE XXXIII.
HILAIRE, MORILLE.

HILAIRE.

COMMENT ! elles s'en vont ?

MORILLE.

Oui, Monsieur ; je les suis. Vous m'avez pris pour votre Cocher : j'ai conduit votre Carrosse, comme j'ai pu ; pansé vos chevaux, assez mal : mais je n'en savois pas davantage. Vous m'avez payé, battu même : je garderai tout, & ne vous rendrai rien, par reconnoissance & par respect.

(*Il sort.*)

HILAIRE.

Va-t-en au Diable.

SCENE XXXIV. ET DERNIERE.

HILAIRE, *seul.*

CE Maraud se moque encore de moi. Je suis dans une colere !... Oh ! je me vengerai sur ma coquine de Niéce : elle épousera Monsieur Eutrope, dès demain ; ou le Couvent.

FIN